

## LA GOUVERNANCE DE LA VIOLENCE DANS LE MEXIQUE DE LA RÉVOLUTION

N'DRI N'guessan Anatole

Assistant

Enseignant-Chercheur

Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody (Côte d'Ivoire)

Département d'Etudes Ibériques et Latino-Américaines

[nguessananatolendri@yahoo.fr](mailto:nguessananatolendri@yahoo.fr)

### **Abstract**

Social relations remain marked by all kinds of imponderables because man is at the heart of the said relations. Social crises therefore remain important challenges. The Mexican revolution of 1910 is part of this order of things. The experience of this revolution has shown that the management of violence is as complex as its genesis. In many ways, the multifaceted violence that fueled it continues to attract interest as it remains ubiquitous in Mexican politics over a century later.

**Key words:** Revolution, Governance, Violence, Imponderables, Management

### **Resumen**

Las relaciones sociales quedan marcadas por imponderables diversos ya que el hombre sigue siendo el objeto de dichas relaciones. Las crisis sociales siguen siendo entonces desafíos difíciles de resolver. La revolución mexicana de 1910 se revela como una ilustración de tales realidades. La experiencia de aquella revolución mostró que la gestión de la violencia es tan compleja como su génesis. Desde diferentes perspectivas, la violencia multiforme que la alimentó sigue suscitando interés porque la violencia persiste en la vida política mexicana más de un siglo después.

**Palabras claves:** Revolución, Gobernación, Violencia, Imponderables, Gestión

### **Résumé**

Les rapports sociaux restent marqués de toutes sortes d'impondérables parce que l'homme est au cœur desdits rapports. Les crises sociales demeurent dès lors des défis importants à relever. La révolution mexicaine de 1910 relève de cet ordre des choses. L'expérience de cette révolution a montré que la gestion de la violence est aussi complexe que sa genèse. Sous bien des rapports, la violence multiforme qui l'a alimentée continue de susciter de l'intérêt car elle demeure omniprésente dans la vie politique mexicaine plus d'un siècle après.

**Mots-clés:** Révolution, Gouvernance, Violence, Impondérables, Gestion

## Introduction

La révolution mexicaine de 1910 revêt des caractéristiques bien singulières. Naturellement, les réalités inhérentes aux révolutions comme la violence, l'espoir, le doute se sont donné rendez-vous à l'occasion de cette aventure de nature sociopolitique. Bien plus encore, un élément sensible comme la violence est si présent qu'il ne peut laisser indifférent. Mieux, l'on est fondé à parler pour ce faire d'une problématique de la violence, problématique qui a poussé notre curiosité à entreprendre une approche heuristique de la violence dans ce pays latino-américain.

En effet, toutes les formes d'expression artistique et les productions intellectuelles relatives à cette révolution sont de ce fait en général marquées par l'omniprésence de la violence avant, pendant et après cet évènement majeur dans l'histoire du Mexique moderne. Manifestement, une crise de gestion de la violence traversait toutes les approches politiques et menaçait de dépérissement tous les efforts faits pour se sortir de cette impasse.

Mais au fond, que cachait cet état de choses? La révolution était-elle condamnée à entretenir la violence de manière permanente? Ou plutôt, ne se posait-il pas la question d'une nouvelle approche de la violence pour mieux la contrôler? La gérer? La gouverner? Toutes ces interrogations renvoient invariablement à une évidence: la violence a sa gouvernance comme tout ce qui a trait à la vie des hommes et des sociétés humaines. Il faut connaître cette gouvernance pour ne pas l'entretenir indéfiniment.

Aussi cet article se chargera-t-il de montrer comment la violence, qui est sociale, prend une allure particulière lorsqu'elle intervient dans le champ politique. Mieux, dans le cas spécifique du Mexique, cette violence se veut pratique politique. D'où l'urgence d'en comprendre le fonctionnement en vue de sa maîtrise pour qu'elle ne compromette pas cette société dans sa nécessité de conservation et d'évolution.

## 1. Approche sociologique de la violence

### 1.1. De la genèse de la violence

La violence se fait omniprésente au Mexique parce que la société mexicaine est une société en pleine et constante mutation. De la microsociété préhispanique ou pré cortésienne<sup>1</sup> à la macrosociété coloniale, des bouleversements constants s'opèrent.

La microsociété s'entend par une société mexicaine fonctionnant à l'origine comme *une famille, un clan, une tribu, une communauté villageoise*. La macrosociété quant à elle renvoie à la société mexicaine moderne tout entière à travers des grands démembrements comme *la classe politique, le monde ouvrier, le monde syndical, le monde agricole, etc.*

Pour un souci de clarté, la notion de violence mérite d'entrée qu'on s'y attarde un peu pour lever de possibles équivoques. La violence est un moyen d'expression des désaccords et des antagonismes sociaux. À ce titre, elle est loin d'être un moyen nuisible dans l'absolu. Bien au contraire, elle sous-tend les rapports sociaux et permet tout à la fois de les jauger: c'est donc un instrument de mesure de la qualité des rapports au sein d'une communauté.

À y voir même de plus près, que ce soit en temps dit de paix ou en temps dit de guerre, la violence ne cesse de jouer son rôle de régulateur. Toutefois, elle devient source d'inquiétude quand elle se montre incontrôlable, ou quand elle est l'objet de manipulation par des mains inexpertes. Aussi, tout essai de remonter l'histoire mexicaine évoque invariablement la présence de la violence. Cette violence a cependant des variantes: selon la société et l'époque, elle diffère.

---

<sup>1</sup> Ce terme se réfère à Hernán Cortés (1485-1547), conquérant espagnol du Mexique.

En effet, la société mexicaine s'est trouvée pendant trop longtemps dans une impasse. Le traumatisme entretenu par une culture indigène qui tenait à survivre depuis le choc de la domination coloniale n'a fait qu'affecter durablement l'homme mexicain. Le mexicain de la révolution de 1910 était de ce fait le produit d'une longue histoire et qui ne pouvait être compris dans ses réactions qu'*a posteriori*. Sur cette base, le révolutionnaire mexicain de 1910 était un homme trop frustré, un homme au bord du désespoir. Il vivait un tel niveau de crise identitaire que sa priorité était de s'assurer de sa propre subjectivité. Mais alors qu'il pense que le passé du mexicain est récupérable pour en faire un gage possible de rédemption, ce qui suit sonne comme une injonction plus que martiale et clôt toute idée de quête sensée au sens premier du terme: «*El mexicano no es una esencia sino una historia*»<sup>2</sup>(P. Octavio, 2001, p. 64).

Cette affirmation est comparable à la lumière qui rend lisible toute la complexité qui entoure le comportement du mexicain et qui justifie son attitude à l'égard de sa révolution. Cette lumière permet tout aussi bien de sonder la question de la manifestation de la violence lors de cette révolution. Entre 1523(année de la conquête complète du Mexique) et 1910, année de la révolution, des moments très marquants de l'histoire de ce pays se seront succédé. Ainsi les périodes majeures de l'histoire du Mexique que sont la Conquête, la Colonie, l'Indépendance, la Réforme, le Porfirisme et la Révolution ont laissé chacune une empreinte si profonde que certaines revendications de la révolution de 1910 frisaient le ridicule quand elles étaient sincères. Notamment celle relative à la *Mexicanité* si chère à nombre de *leaders* sous des slogans apparemment anodins comme *Tierra y libertad*, le *leitmotiv* des zapatistes<sup>3</sup>.

Pourtant, une revendication d'ordre identitaire ne pouvait prospérer lors d'une révolution qui se voulait moderne. L'idée même d'identité exposait le révolutionnaire mexicain à la frustration de l'évidence de l'échec. En effet, beaucoup parmi les révolutionnaires mexicains ont compris, quoique tardivement, que le combat qu'ils menaient s'attaquait à eux-mêmes parce qu'il ne consistait qu'à une remise en cause de l'histoire du pays qu'ils tenaient à sauver. Les grandes périodes historiques citées dans le paragraphe précédent ont échoué parce que l'interprétation de la réalité sociale et politique divergeait au-delà de toute mesure. En cela, tout concourt à montrer que la question de la violence dans la vie mexicaine s'explique toutes proportions gardées par le rejet de soi-même à travers le rejet de l'histoire. De ce fait, les initiatives politiques s'exposaient à des échecs parce qu'elles faisaient généralement émerger des contradictions trop fortes.

Dans l'un de ses écrits, l'écrivain mexicain Carlos Fuentes emploie d'ailleurs volontiers des termes dissolvants tels que «*vida muerta...mera gesticulación*»<sup>4</sup>(C. Fuentes, 1962, p. 34) pour traduire à la fois la paralysie du mexicain et sa difficulté à entrevoir de grandes ambitions relativement à l'avenir politique de son pays. Ces mots portent également la charge d'une pensée immémoriale d'ordre culturel. Le sens et le non-sens se croisent. Le sens de ce non-sens est celui de la vanité de la vie du mexicain aussi bien avant la période coloniale que pendant cette époque-là; d'où une prééminence de l'imaginaire indigène sur les valeurs modernes auxquelles le révolutionnaire mexicain aspire.

Suivant la perspective de l'indigène précolombien mexicain, l'individu n'est et n'a de sens qu'au travers de sa communauté. La violence et sa gestion sont également les prérogatives de cette communauté.

## 1.2. La violence et sa gestion dans la société mexicaine précolombienne

Avant l'arrivée des conquérants espagnols, la civilisation qui dominait les terres mexicaines était la civilisation aztèque. Dans une société monolithique comme l'était la société aztèque à l'arrivée des

<sup>2</sup> «Le mexicain n'est pas une essence mais une histoire»: *notre traduction*.

<sup>3</sup> *Terre et liberté* résume de manière un peu péremptoire la motivation qui a rassemblé autour d'Emiliano Zapata une faction armée qui a opéré dans le sud du Mexique lors de la révolution mexicaine de 1910. Revendiquer la terre renvoyait à une revendication marquée d'un air de nostalgie des indigènes mexicains, notamment les aztèques qui n'entrevoyaient de réforme agraire que dans le cadre de la gestion communautaire de la terre, une pratique ancestrale appelée.

<sup>4</sup> «Vie morte [...] simple gesticulation»: *notre traduction*. Nous citons Carlos Fuentes parce que ses œuvres littéraires sur la révolution mexicaine apparaissent comme de véritables radiographies de la vie sociopolitique et de l'histoire du Mexique.

espagnols, l'enjeu du pouvoir était réel mais relativement contrôlé. Loin d'être le produit d'une génération spontanée, la société aztèque n'était que l'effet ou le résultat d'une succession de civilisations physiquement éteintes mais culturellement prégnantes. Cette société de type religieux était dotée d'institutions essentiellement rigides. À l'individu elle n'offrait de possibilité d'expression que dans la stricte démarche religieuse consistant dans l'offrande des sacrifices. Cette même démarche pouvait tout aussi bien conduire à l'autosacrifice. Autrement dit, le sacrifice humain était une pratique courante, voire institutionnelle.<sup>5</sup>

L'autosacrifice était en effet à la fois salué des dieux et des hommes. Il révélait pour ainsi dire le vrai sens de la vie et du sacrifice: ceux qui pensent que les autres méritent de mourir pour eux doivent comprendre que la réciprocité est également salutaire. *Vie pour vie* renvoie à vie égale à vie; l'idéal de la vie communautaire était de la sorte porté au pinacle.

Vue suivant une autre perspective, la société mexicaine précoloniale cherchait à faire en sorte que tous assument la violence et ses conséquences. Justement, un relatif contrôle de la violence était perceptible suivant cette disposition. Il y avait une responsabilisation de l'individu quant à la survie de la communauté, responsabilisation qui avait valeur de dissuasion: l'exercice de la violence par l'individu engageait, également et surtout, directement sa propre vie. Toutes proportions gardées, cette approche se reconnaît dans ces lignes de Germain Gazona<sup>6</sup> ainsi formulées: «L'homme est une maison, un village, une cité [...] L'homme est société et communauté. Il est une structure dialogale et sociale.» (G. Gazona, 2006, p. 50).

Ces considérations, inconsciemment entretenues et intériorisées par le mexicain depuis des âges reculés, faisaient désormais partie de la mémoire collective. Étouffées pour être ouvertement exprimées, les prétentions du mexicain étaient désormais commuées en devoirs. L'individu ainsi rendu inexistant entrevoyait la moindre tentative de revendiquer un peu de droits comme une remise en cause de ses propres engagements et des principes qui présidaient à sa destinée. Manifestement le mexicain dans sa constitution ontologique était façonné pour ne pas pouvoir rêver la moindre opposition et entrer durablement dans une démarche de revendication.

Or comme pays colonisé, et par voie de conséquence soumis aux coups divers de l'oppression impérialiste, le mexicain n'avait d'autre choix que de chercher à survivre. Et de toute évidence, aucune autre voie ne s'offrait si ce n'était celle de la lutte. L'exercice de la violence s'imposait et les aptitudes qu'il exigeait était un défi énorme qui semblait dépasser le mexicain qui n'avait appris qu'à intérioriser la violence ou à la diriger, le cas échéant, contre soi-même. Voilà en effet pourquoi la révolution de 1910 est présentée plus comme une explosion de violence que comme un mouvement de juste colère dirigé avec maîtrise par une véritable élite politique.

À ce sujet, le même Carlos Fuentes devant les actes inconséquents du *leadership* révolutionnaire ravale volontiers la révolution mexicaine, surtout la guerre qui la porte, à «[...] *un juego irracional, incomprendible, hecho de movimientos jironados, abruptos, carentes de sentido.*»<sup>7</sup>(C. Fuentes, 1991, p. 77). Quand le *leader* d'une grande cause en arrive à avoir un regard si désabusé sur la raison de son combat, c'est qu'il ressent remords et envie irrésistible de repentir. Une telle approche conforte la démarche recommandable de l'individu dans la société traditionnelle mexicaine: une société amorphe et volontairement régressive. Il s'agit en outre de l'image typique du mexicain, un être constamment en

<sup>5</sup> Loin d'être l'apanage de sociétés dites primitives et supposées barbares, la pratique du sacrifice est, selon le sociologue Gaston Bouthoul, aussi revendiquée par les sociétés modernes dites démocratiques et trop respectueuses des droits de l'homme.

Le père de la nation se transforme à l'occasion en *Souverain sacrificateur*. Il sacrifie, quand il le juge opportun, une partie de son peuple à travers la guerre. La guerre comme instrument politique est au nombre des questions évoquées dans son livre intitulé *Sociologie de la politique*.

<sup>6</sup> Germain Gazona est prêtre ivoirien, professeur à l'Université catholique de l'Afrique de l'Ouest (UCAO-UUA).

<sup>7</sup>«[...] un jeu irrationnel, incompréhensible, fait de mouvements abrupts, dépourvus de sens»: *notre traduction*.

conflit avec soi-même. Il finit par s'enfermer dans le silence, ce qui en somme n'augure de rien de prometteur.

Mais au fond, pour la survie même du Mexique, et cette observation est valable pour toutes les sociétés humaines, il fallait que l'individu puisse s'exprimer. La peur de le voir s'exprimer devait amener à interroger toutes les dispositions apparemment bienveillantes qui étaient sensées concourir à son bien. Si pour y parvenir l'homme mexicain n'avait d'autre choix que de recourir à la violence, l'urgence devait être plutôt de se pencher sur l'opportunité de la violence pour en prévenir et minimiser les possibles dérives. Car, avouons-le, la révolution mexicaine avait justement posé le problème de la légitimité de la violence dans les luttes sociales.

## 2. Révolution et violence

### 2.1. De la violence légitime

Parler de révolution suivant la représentation de l'homme moderne revient à parler de violence de manière réelle ou symbolique. Il s'agit de rupture, donc de plaie faite à ce qui auparavant était entité. Le Mexique moderne, né de la révolution de 1910, fut le fruit d'une déflagration découlant de la remise en cause de modes de gestion et de pratiques contestables. Pourtant, le sentiment de rejet largement partagé était jusque-là contenu. Le tableau social était des plus sombres et des plus problématiques comme déjà évoqué: le sacrifice des intérêts de l'individu à la communauté, la transposition du modèle féodal par le colonisateur espagnol responsable à bien des égards de l'émergence des castes, l'intransigeance de l'église dans la conservation de grands biens, le manque de mobilité sociale.

Devant un tableau pareil, la violence de la révolution exprimait des attentes clairement identifiées. Des changements politiques étant plus que nécessaires, la violence était-elle aussi rendue inévitable. Mais ne serait-ce pas encourager l'usage de la violence que d'oser de telles affirmations? Que non! Puisque la violence est elle-même naturellement présente dans les rapports sociaux ordinaires. Le vrai enjeu est la qualité des changements qu'elle génère quand on y fait recours. Cette violence peut être envisagée comme une préoccupation majeure dans le cas mexicain. Les nombreuses contradictions de l'histoire du Mexique interrogent en effet sur son opportunité et sa capacité à créer les conditions de solutions crédibles et durables.

Mais céder à la tentation de la violence comme l'ont fait les forces hostiles au régime de Porfirio Díaz en 1910 a soulevé plus la question de la dimension aventureuse de la violence plutôt que sa dimension d'alliée sur laquelle il faut compter. Même là encore, la violence revendiquait sa légitimité comme celle-là qui sait parler aux régimes politiques sourds ou insensibles aux appels au dialogue. Son rôle dans l'histoire des sociétés humaines ne varie que très peu. Elle libère de l'esclavage et permet à toute communauté d'hommes qui tient à sa survie de prendre en compte les attentes légitimes de ses membres. À ce titre, le mexicain à travers sa révolution a essayé de montrer qu'il franchissait un pas supplémentaire dans sa marche vers une véritable émancipation de sa personne à travers un changement de regard sur soi et sur son pays. Comme *animal politique*, il s'assumait désormais.

Le mépris de soi était visiblement remis ainsi en cause. Le mexicain revendiquait dorénavant sa reconnaissance et toute sa place dans la société mexicaine. La donne se voyait ainsi changée car le mexicain comprenait désormais que abnégation et reconnaissance de sa propre existence étaient indissociables. Devoirs et droits étant les deux faces d'une même pièce, honorer ses devoirs était tout aussi important que revendiquer ses droits.

Autrement dit, le mexicain se voyait par devoir contraint d'affronter les principes discriminatoires de sa patrie dans un mouvement assumant l'usage de la violence. Quoi de plus légitime! Puisqu'il s'agissait d'une remise en cause ou d'un rejet des traitements infligés au bas-peuple, ceux-là que Mariano Azuela

appelle justement *Los de abajo* (ceux d'en bas)<sup>8</sup>. Il s'agissait tout autant d'un élan d'indignation contre les complexes entretenus par les différents pouvoirs pour maintenir ceux d'en bas dans l'inertie et l'auto condamnation.

Par ailleurs, les droits de l'homme ne verraient aucune objection dans une telle démarche. La violence s'avère clairement, comme le reconnaissent d'ailleurs les sciences politiques; nécessaire et légitime dans les conditions où elle est inévitable. Au demeurant, la violence n'est-elle pas à certains égards un moyen de régulation des rapports sociaux!

## 2.2. Quand la violence devient problème

Certes, la violence revêt une dimension trop aléatoire qu'il ne faut pas ignorer. Mais cette affirmation est justifiée en tous points si l'on tient à dissocier l'exercice de la violence de l'idée de sacrifice. Quand elle est ouvertement meurtrière comme ce fut le cas de la révolution mexicaine, elle menace toutes les composantes de la société.

En effet, les indiens y payent un trop lourd tribut. Vies et biens leur sont arrachés sans aucune possibilité de recours de leur part. Abandonnés de tous, leur participation à la révolution avait tout à voir avec *la guerra florida*<sup>9</sup>. Un peu plus objectivement ils craignaient de perdre, dans une résignation affichée, le peu qui leur restait à défendre.

Mais cette résignation se révélait paradoxalement comme la principale force des indiens là où l'homme moderne verrait une insupportable démission. Au fond, la lecture indienne de la révolution rejoint cet extrait qui dit: «*El elemento teológico de la revolución legítima el sacrificio del presente al futuro, de la vida a la idea*». <sup>10</sup>(T. Ibañez, 1990, p. 15-23). Cependant, la froide objectivité ne peut supporter une telle lecture qui ne fait qu'enfoncer une communauté que le colonisateur a toujours accablé des préjugés ô combien défavorables pour justifier toutes les persécutions dont elle a été l'objet au cours de l'histoire.

Toutefois, cet état de chose a le mérite de mettre en exergue le caractère tragique de la révolution et, surtout, la gratuité de la violence qu'elle génère. Ses *leaders* n'avaient pas de doute; chacun se regardait comme un prophète. Douter a ce mérite de confesser que l'on a des limites et que l'on doit s'ouvrir aux autres. Mais n'ayant aucun doute, la révolution mexicaine fut prise dans le mortifère engrenage des regards égocentrés des différentes factions. Tous croyaient dans une sorte de déterminisme social faisant passer la société de leur prétention pour une machine suffisamment réglée pour donner les résultats attendus. Quant la naïveté pousse à de tels excès, nul *leader* ne fait les nécessaires concessions face à la relativité qui affecte les réalités sociopolitiques. Au nom de telles prétentions, les guerres fratricides n'ont pas manqué. La possibilité d'avoir plusieurs options du fait de la divergence des vues a plutôt fait le lit de la politique sectaire, avec pour corollaire la violence politique qui ne pouvait que prospérer. Cette question de la violence est évoquée avec profondeur par le professeur Albert Dago Dadié, un grand connaisseur des réalités sociopolitiques de l'Amérique latine dans certains de ses articles.<sup>11</sup>

Dans «*Œdipe, le sphinx et Sisyphe: misère, violence et sous-développement en Amérique latine*», il démontre par exemple comment la violence est structurelle parce qu'émanant de l'héritage colonial, lui-même ontologiquement discriminatoire et propice à l'exclusion des masses populaires. L'État mexicain émancipé de la tutelle coloniale n'a guère pu se constituer en institution crédible vers laquelle le citoyen

<sup>8</sup> *Los de abajo* est un roman du médecin militaire Mariano Azuela. C'est une véritable chronique de guerre publiée en 1915 et qui préfigurait déjà de ce que serait l'issue de la révolution mexicaine de 1910: une opportunité de restauration sociopolitique gâchée.

<sup>9</sup> *La guerra florida* est une manifestation de la cosmogonie aztèque. Selon cette cosmogonie, la guerre était un devoir sacré car le sang des victimes (les prisonniers offerts en sacrifice surtout) revitalisait les éléments du cosmos comme le soleil qui à son tour animait la vie de l'individu et de la communauté. La guerre s'élevait ainsi en institution.

<sup>10</sup> «L'élément théologique de la révolution légitime le sacrifice du présent au futur, de la vie à la mort»: *notre traduction*.

<sup>11</sup> Albert Dago Dadié, professeur de civilisations espagnole et ibéro américaine à l'Université Félix Houphouët-Boigny de COCODY-ABIDJAN. Aujourd'hui à la retraite, il demeure engagé dans la formation des doctorants.

pouvait se tourner pour exprimer ses attentes. Les sous-titres *Les damnés du paradis* et surtout *Violence institutionnelle et violence de survie* peuvent valablement se résumer en cet extrait qui suit: «La violence, dit-il, expression de la crise de crédibilité de l'État et de la décomposition de la société permet d'éliminer les alternatives légales, d'illégaliser les luttes sociales et de museler les institutions de représentation populaire» (D. A. Dago, 1990, p. 89). La crise institutionnelle ainsi créée créa à son tour les conditions de la violence.

Autrement dit, la violence qui a accompagné la révolution a été rendue incontrôlable. Elle a emporté un bon nombre de politiques de cette révolution!<sup>12</sup> Les tentatives avortées de mise en route du projet révolutionnaire étaient le témoignage le plus incontestable. Un projet bien pensé aurait intégré la violence comme une question de premier ordre, eu égard à son caractère difficilement contrôlable. Parce que fort heureusement, il y a une science de la violence qui rend possible une gouvernance de la violence dans la vie sociale en temps de guerre comme en temps de paix.

### 3. Gouverner la violence: comment? Pourquoi?

#### 3.1. Faire société et adversité

Il ne sied pas de toujours regarder la notion de *bonne gouvernance*<sup>13</sup> avec méfiance et suspicion pour les implications controversées de cette notion dans les relations internationales. Bien au contraire, la gouvernance politique doit intégrer la bonne gouvernance comme ce qui la fonde. Ici, il s'agit précisément de gouvernance politique, chose qui n'est possible qu'avec une bonne gouvernance de la violence. La violence, faut-il le rappeler, est l'élément qui régule sous bien des rapports la vie politique. En cela, sa science concourt à la responsabilisation des acteurs politiques et, par voie de conséquence, à une vie politique possible et viable.

Aussi, cet article ne fait-il pas allusion à autre chose qu'à l'urgente nécessité de savoir gérer la violence en temps de crise. Une telle démarche aura sans doute le mérite d'en relativiser les inévitables débordements. Par ailleurs, faire société délie nécessairement les liens de l'adversité, chose régulièrement contrôlée dans les microsociétés où l'enjeu politique n'est pas l'objet de trop de débat. Mais le Mexique du 20<sup>ème</sup> siècle était loin des microsociétés disparates d'avant la conquête espagnole. Par conséquent, il devait faire l'inévitable expérience de la tentative d'entrée dans la modernité où règnent des conflits sans cesse renouvelés.

En effet, la période révolutionnaire se voulait en principe un cadre de règlement de ces conflits. Mais les essais de dialogue échouaient régulièrement parce que la question de l'autre n'était pas bien cernée et bien intégrée. Bien évidemment, vivre en société inclut absolument l'autre. À ce titre, de même qu'on a soi-même différentes ambitions qui nous caractérisent, faudrait-il tout aussi bien reconnaître à l'autre toute la légitimité qu'il a à revendiquer les mêmes prérogatives.

Les points de vue, les prétentions pouvaient souvent s'opposer car chaque mexicain avait droit aux mêmes privilèges au non du principe d'égalité qui régit toutes les sociétés modernes. En cela, il urge de comprendre que l'autre est malgré tout un allié même si en certaines circonstances l'autre peut induire l'altercation. Aussi altercation et altérité ne sont-elles rien d'autre sinon différentes déclinaisons des rapports sociaux.

<sup>12</sup> Nombre de *leaders* de premier ordre ont été assassinés: Alvaro Obregón (17 juillet 1929), Doroteo Arango Quiñones (20 juin 1923), Emiliano Zapata (10 avril 1919), Francisco I. Madero (06 novembre 1911), Venustiano Carranza (21 mai 1920).

<sup>13</sup> *La bonne gouvernance* n'a pas très bonne presse auprès des jeunes États en développement qui ont soupçonné en cette notion une savante trouvaille qui avalise de fait l'ingérence des grandes puissances dans les affaires intérieures de ceux-ci. Cette thèse est beaucoup développée par David Sogge dans *Les mirages de l'aide internationale*.

Quand on en arrive à l'altercation, tout le savoir-faire de la société politique doit être mis à contribution pour éviter le péril de l'affrontement. Parler de société politique implique en outre l'existence de mécanismes institutionnels crédibles, et qui fonctionnent. Toute société politique doit en principe pouvoir gérer les inévitables moments de conflits d'où qu'ils viennent; sa raison d'être et sa légitimité en dépendent. Dans le cas mexicain, ces principes ont été à bien des égards ignorés.

En effet, l'effondrement relativement rapide du régime de Porfirio Díaz et l'enchaînement aussitôt après des conflits pour la conquête du pouvoir n'avaient guère laissé de chance véritable à la discussion et à une possible conciliation. D'où l'engrenage de violence qui fut autrement préjudiciable en fin de compte à la révolution mexicaine. L'ignorance aidant, le mexicain avait pensé à tort que l'autre mexicain était le problème. La conséquence d'une lecture si réductrice de réalités plus complexes, ce fut l'élimination de l'autre comme problème alors que ce dernier faisait partie de la solution. Par un effet d'entraînement, toutes les formes de violence prospérèrent au détriment de réformes révolutionnaires vainement attendues.

### **3.2. De la nécessaire contradiction à la nécessaire conciliation**

La mise à mort du fonctionnement sectaire des regroupements à caractère politique n'est pas pour demain. Une telle question est loin d'être une préoccupation si ce n'est un non-sens. Le fonctionnement regardé comme sectaire est, faut-il le signaler, naturel dans la sphère politique car il répond à des opinions et convictions diverses. La conséquence logique d'une situation pareille serait la crise ouverte et l'impossibilité de dialogue constructif puisque nul ne serait prêt à transiger avec ses convictions.

Au regard de ce tableau, l'enjeu majeur qui s'imposait aux révolutionnaires mexicains était celui de la compréhension de la nécessité de l'existence des idées contraires ou contradictoires. Passé ce stade des choses, le nécessaire débat politique devait faire valoir ses droits et son opportunité. Mais les idéologues de la révolution mexicaine ne se rendirent pas compte que les idées du *leader* d'en face n'étaient rien d'autre que des compléments d'idées. Dès lors, des crises évitables s'ensuivirent.

Le fait de se retrouver face à diverses urgences portées par diverses voix devait ouvrir la voie de la concertation pour penser une hiérarchisation de ces urgences. La déclinaison de ces urgences devait prendre en compte le temps et les possibilités réelles d'un pays presque totalement effondré au sortir des nombreux combats très destructeurs. Les choses ne se passèrent malencontreusement pas ainsi; une vision réductrice ayant fait passer l'adversité politique pour l'obstacle à éliminer. Il s'agissait bien évidemment là d'une erreur due à un manque d'éducation et de maturité politique.

Trop souvent, éliminer l'adversaire politique par la voie homicide revient à enterrer la vraie solution. L'homme politique regardé comme un adversaire mérite un regard plus optimiste parce qu'il le mérite. Il est tout aussi bien un acteur politique comme soi-même et, à bien des égards, il peut avoir un meilleur projet de société indépendamment de sa formation intellectuelle. Le déficit intellectuel de nombre de révolutionnaires mexicains a été souvent évoqué comme faisant partie des causes des résultats controversés de cette révolution. Sans vouloir soulever une polémique souvent évoquée, il est à craindre que la politique réussisse mieux aux gens dit sommaires qu'aux intellectuels considérés plus avertis. L'histoire n'a-t-elle pas déjà démontré que de grands crimes ont souvent été l'œuvre planifiée de politiques et d'intellectuels avertis? À tout le moins, ces crimes ont-ils reçu leur caution morale! En politique, tout un chacun est donc légitime; la prise en compte<sup>14</sup> de tous évite bien des tracas à la société. L'exemple mexicain l'a bien démontré; le mépris des attentes des minorités indiennes et la tentative des uns de l'emporter sur les autres n'ont fait que provoquer plus d'instabilité à travers l'omniprésence de la violence.

---

<sup>14</sup> Le souci de la prise en compte du citoyen ordinaire à travers le respect de ses droits fondamentaux pour l'édification d'une société stable est largement développé par Denis Maugeness dans son livre *Vivre ensemble malgré tout...*



Par voie de conséquence, il est plus méritoire de neutraliser l'adversaire politique par la plus grande pertinence des postures qu'on défend que par la voie des armes. Il y va naturellement de la sûreté de chacun. L'expérience de la révolution mexicaine a surtout confirmé cette réalité qui a valeur de condition *sine qua non* pour que la vie politique soit possible. Les notions de démocratie et de droits de l'homme ne visent ni plus ni moins que la construction de sociétés viables, des sociétés dotées de mécanismes de règlement de conflits bien fonctionnels

## Conclusion

Ce qui a fait la force des sociétés de type holistiques peut également faire la force des grands ensembles si l'individu est instruit correctement sur ses droits et ses devoirs. La résurgence des nationalismes et autres politiques de repli représentent une menace sans nom pour la société démocratique. Aussi les défis actuels et futurs de la violence seront-ils des plus complexes. Ces défis nouveaux invitent, pour ainsi dire, à de nouvelles approches de solution.

Au regard de cette nécessité, la gouvernance de la violence suivant notre perspective offre une lueur d'espoir car elle en appelle aux responsabilités individuelle et collective. Loin d'être une spécificité latino-américaine<sup>15</sup>, la violence demeure latente dans toutes les sociétés humaines. De ce fait, les sociétés qui tiennent à s'assumer correctement savent qu'elles ont un rôle de veille à jouer en travaillant toujours à la meilleure intégration possible du citoyen par la prise en compte de ses attentes légitimes.

La persistance pathologique de la violence dans la société *ante* et *post* révolutionnaire a montré que la responsabilité des *leaders* est d'autant plus délicate qu'ils ne doivent plus se complaire dans le dangereux jeu consistant à ne déplacer que les problèmes tout en donnant l'illusion de les avoir résolus. Au mieux ces problèmes connaîtront une résurgence, au pire ils provoqueront des explosions difficiles à cerner et plus compliquées à résoudre. Les affaires qui ressortissent à l'homme politique doivent plus que jamais être abordées avec la plus grande responsabilité.

Car, contrairement aux apparences, les attentes liées aux promesses de la société démocratique demeurent non comblées. Le citoyen ordinaire étant de plus en plus instruit sur ses droits, le politique a, lui aussi, besoin d'une meilleure éducation pour être à la hauteur de ses responsabilités. Cette éducation s'avère par ailleurs une urgence pour les sociétés modernes de plus en plus confrontées au problème de diversités raciales, idéologiques, culturelles, religieuses. Et pourtant, nous sommes condamnés à vivre, voire à survivre ensemble. Ce *vivre ensemble* qui induit le *se conserver ensemble* requiert l'impérieuse nécessité d'une éducation sans complaisance du citoyen à la vie dans la société politique.

---

<sup>15</sup> Il est à craindre que l'inconscient collectif ne retienne de l'Amérique latine qu'un continent où la violence règne de façon endémique. Un tel raccourci serait regrettable puisqu'une meilleure compréhension des raisons de ce phénomène ramène toujours les choses à une juste proportion. Lire *Les révolutions d'Amérique latine* de Pierre Vayssière pourrait beaucoup nous éclairer sur le caractère complexe du problème de la violence sur ce sous-continent américain.

**Bibliographie**

BOUTHOU L Gaston, 1971, *Sociologie de la politique*, Paris, PUF.

DAGO DADIÉ Albert, 1973, «Base pour une typologie du populisme en Amérique latine», *Annales de l'Université d'Abidjan*, tome VI, p. 5-22.

DAGO DADIÉ Albert, 1990, «Œdipe, le Sphinx et Sisyphe : misère, violence et sous-développement en Amérique latine», *Annales de l'Université d'Abidjan*, XXIII, p. 83-94.

FUENTES Carlos, 1991, *La muerte de Artemio Cruz*, México, Fondo de cultura económica.

GAZOA Germain, 2006, *Les conflits en Afrique noire/Quelles solutions?*, Abidjan, Frat Mat Éditions.

IBÁÑEZ Tomás, 1990, «Adiós a la revolución y... ¡Viva el gran desbarajuste...!», *Archipiélago*, IV, p. 15-23.

MAUGENEST Denis, 2012, *Vivre ensemble malgré tout...*, Abidjan, Éditions du CERAP.

PAZ Octavio, 2001, *El laberinto de la soledad*, Madrid, Ediciones Cátedra.

SOGGE David, 2003, *Les mirages de l'aide internationale*, Tunis, Cérès Éditions.

VAYSSIERE Pierre, Sept. 1991, *Les révolutions d'Amérique latine*, Paris, Seuil.